

La Renaissance humaniste : premiers repères

Pelletier du Mans,

« À un poète qui n'écrivait qu'en latin », 1547

Texte 1 : 1. Jacques Pelletier Du Mans , A un poète qui n'écrivait qu'en latin, *Vers lyriques* (1547)

- | | | | |
|----|--|----|--|
| 1 | J'écris en langue maternelle,
Et tâche à la mettre en valeur,
Afin de la rendre éternelle
Comme les vieux ont fait la leur, | 25 | On pense toujours que des vieux
Le style vaut encore mieux.
Puis notre langue n'est si lourde
Que bien haute elle ne se sourde ³ . |
| 5 | Et soutiens que c'est grand malheur
Que son propre bien mépriser
Pour l'autrui tant favoriser.
Si les Grecs sont si fort fameux,
Si les Latins sont aussi tels, | 30 | En Italie et en Espagne,
Et est déjà la bienvenue
En Angleterre et Allemagne.
Puis si en l'honneur on se baigne,
Mieux vaut être ici des meilleurs, |
| 10 | Pourquoi ne faisons-nous comme eux,
Pour être comme eux immortels ?
Toi qui si fort exercé t'es
Et qui en latin écris tant,
Qu'es-tu sinon qu'un imitant ? | 35 | Que des médiocres ailleurs.
Or, pour ce qu'ès Latins et Grecs ⁴
Les arts sont réduits et compris
Avec les naturels secrets,
C'est bien raison qu'ils soient appris: |
| 15 | Crois-tu que ton poème approche
De ce que Virgile écrivait ?
Certes non pas (tout sans reproche)
Du moindre qui du temps ¹ vivait.
Mais le Français est seul qui voit | 40 | Mais comme d'un riche pourpris ⁵ ,
Tout le meilleur il en faut prendre,
Pour en notre langue le rendre.
Là où tout peut être traité,
Pourvu que bien tu te disposes : |
| 20 | Ce que j'écris : et si demeure ²
En la France, or j'ai peur qu'il meure.
Je réponds, quoique tu écrives
Pour l'envoyer en lointains lieux,
Sans que les tiens tu en privés, | 45 | S'il y a de la pauvreté,
Qui garde que tu ne composes
Nouveaux mots aux nouvelles choses
Si même à l'exemple te mires ⁶
49 |
| | | | De ceux-là que tant tu admires ? |

¹ qui du temps vivaient : de ceux qui vivaient à cette époque (celle de Virgile)

² si demeure : il demeure

³ elle ne sourde : elle ne jaillisse.

⁴ pour ce qu'ès Latins et Grecs : puisque chez les Latins et les Grecs

⁵ un pourpris : une demeure, une maison

⁶ te mires : te regardes

Du Bellay

Défense et illustration de la langue française, 1549

Texte 3 : Joachim Du Bellay, *Défense et illustration de la langue française*, extrait (1549)

- 1 Je n'estime pourtant notre vulgaire¹, tel qu'il est maintenant, être si vil et abject, comme le font ces ambitieux admirateurs des langues grecque et latine, qui ne penseraient, et fussent-ils la même Pytho, déesse de persuasion, pouvoir rien dire de bon, si n'était en langage étranger et non entendu du vulgaire. Et qui voudra ce bien près y regarder, trouvera que notre langue française n'est si pauvre quelle ne puisse rendre fidèlement ce qu'elle
- 5 emprunte des autres, si infertile qu'elle ne puisse produire de soi quelque fruit de bonne invention, au moyen de l'industrie et diligence des cultivateurs d'icelle, si quelques-uns se trouvent tant amis de leur pays et d'eux-mêmes qu'ils ne s'y veuillent employer. Mais à qui, après Dieu, rendrons-nous grâce d'un tel bénéfice, sinon à notre feu bon roi et père, François, premier de ce nom et de toutes vertus ? Je dis premier, d'autant qu'il a en son noble
- 10 royaume premièrement restitué tous les bons arts et sciences en leur ancienne dignité ; et si a² notre langage, auparavant scabreux et mal poli, rendu élégant et si non tant copieux qu'il pourra bien être, pour le moins fidèle interprète de tous les autres. Et qu'ainsi soit, philosophes, historiens, médecins, poètes, orateurs grecs et latins ont appris à parler français. Que dirai-je des Hébreux ? Les Saintes Lettres donnent ample témoignage de ce que je dis. Je laisserai en cet endroit les superstitieuses raisons de ceux qui soutiennent que les mystères de la théologie ne doivent être découverts et quasi comme profanés en langage vulgaire, et ce que vont alléguant ceux qui sont
- 15 d'opinion contraire. Car cette disputation n'est propre à ce que j'ai entrepris, qui est seulement de montrer que notre langue n'a point eu à sa naissance les dieux et les astres si ennemis qu'elle ne puisse un jour parvenir au point d'excellence et de perfection, aussi bien que les autres, entendu que toutes sciences se peuvent fidèlement et copieusement traiter en icelle, comme on peut voir en si grand nombre de livres grecs et latins, voire bien italiens, espagnols et autres, traduits en français par maintes excellentes plumes de notre temps.

Joachim Du BELLAY, *Défense et illustration de la langue française*, chapitre IV, « Que la langue française n'est si pauvre que beaucoup l'estiment » (1549).

¹ notre vulgaire : notre langue vulgaire, c'est-à-dire le français.

² si a : il a

Rosso Fiorentino, L'ignorance chassée, 1539.



Fresque de Rosso Fiorentino (1494-1540) dans la galerie François Ier, au château de Fontainebleau (détail ci-dessous : François Ier porte un livre sous le bras gauche).



Repères

1529 : Institution du Collège des Lecteurs royaux, ancêtre du Collège de France, par François Ier, à l'instigation notamment de l'homme de lettres Guillaume Budé. On y enseigne à la fois le latin, le grec et l'hébreu.

1539 : Ordonnance de Villers-Côtterets. Ce texte législatif fonde l'exclusivité de la langue française pour les documents relatifs à la vie publique : le français devient la langue officielle du droit et de l'administration.

1544 : Au moment du déménagement de la librairie royale de Blois à Fontainebleau, on compte par exemple 270 livres grecs dans la bibliothèque du roi.

Frontispice des Heures de la Vierge
de Geoffroy Tory - image commandée
par l'imprimeur Simon de Colines, 1525.



 <p>Les Fracs Bourgeois - La Salle Frères des Écoles Chrétiennes</p>	<h1>DST de français n°3</h1>
Date : Mardi 13 mars 2018	Durée de l'épreuve : 4h
Nom du professeur : M. DANSET	Classe : 1L1
Matériel autorisé : Aucun	
Consignes particulières : laissez la PREMIÈRE PAGE de la première copie VIERGE , hormis les informations d'usage ; conservez le sujet. Bon courage !	

Objets d'étude

Écriture poétique et quête du sens du Moyen Âge à nos jours
(Vers un espace culturel européen : Renaissance et Humanisme)
(Les réécritures du XVIIe siècle à nos jours)

Corpus

Texte A - Ovide, *Les Tristes*, 1er siècle av. J.-C.

Texte B - Joachim du Bellay, sonnet 36 des *Regrets*, 1558.

Texte C - Charles Baudelaire, « Le cygne », in « Tableaux parisiens », *Les Fleurs du Mal*, 1861.

Question sur corpus

Comment le sentiment de l'exil est-il exprimé dans ce corpus ?

Conseils : vous n'avez ici que trois poèmes. Veillez à les confronter tous les trois dans chaque partie de votre réponse. Valorisez votre réponse en envisageant aussi les textes sous l'angle de la réécriture : l'expression du sentiment de l'exil évolue d'un texte à l'autre avec la conscience que chaque écrivain a de se nourrir, sinon des autres, du moins des mêmes motifs que ceux qu'ils mobilisent.

Travail d'écriture au choix

Commentaire

Vous ferez le commentaire du « Cygne » de Baudelaire.

Conseil : c'est un texte long ; aussi devez-vous prendre le temps de repérer les motifs les plus saillants, ceux qui lui donnent sa cohésion et qui au premier chef nourriront votre travail.

Dissertation

Dans ses *Feuillets d'Hypnos* (1943-1944), René Char écrit que « l'effort du poète vise à transformer les vieux ennemis en loyaux adversaires ». Pensez-vous comme lui que la poésie soit utile et aide à vivre ? Vous fonderez votre réflexion sur les poèmes que vous connaissez et sur ceux que vous avez étudiés.

Conseils : plusieurs plans, comme toujours ou presque, sont ici envisageables. Le raisonnement concessif (avec deux parties opposées) et le plan dialectique (avec une troisième partie de dépassement) sont possibles ; toutefois, il peut être plus intéressant d'envisager la question sous différents angles (différentes raisons de penser que...). Attention, la citation fait pleinement partie du sujet, emparez-vous d'elle.

Texte A - Ovide, Les Tristes, 1er siècle av. J.-C.

Auteur notamment des Métamorphoses, le poète latin Ovide (43 av. J.-C. - 18 ap. J.-C.) appartient à une génération qui suit celle de Virgile, Catulle ou encore Properce. Pour des raisons aujourd'hui inconnues, alors que par ses écrits il a contribué à la politique culturelle de l'empereur Auguste, il est exilé par ce dernier aux confins de l'Empire, sur les bords de la Mer noire, à Tomes (actuelle Constanța en Roumanie). C'est là qu'il compose Les Tristes et Les Pontiques.

- 1 Depuis que je suis ici
trois fois le Danube a été pris par les glaces
et trois fois la mer noire a gelé
- il me semble pourtant être loin de chez moi
- 5 depuis autant d'années qu'en passèrent sous Troie
les Grecs qui l'assiégeaient
- le temps a gelé
il ne coule plus
il va si lentement
- 10 l'année roule ses flots sur un rythme si lourd
que pour moi le solstice n'écourte pas les nuits
et l'hiver ne fait rien à la durée des jours
pour moi seul la nature abandonne ses lois
- je vois dans toutes choses s'éterniser mon mal
- 15 le temps de tout le monde suit-il son cours banal
n'y a-t-il que mon temps qui soit interminable
échoué dans ce pays dont le doux nom d'Euxin¹
est une sinistre plaisanterie

Traduit du latin par Marie Darrieussecq.

¹ Pont-Euxin : nom de la Mer noire, qui signifie étendue d'eau accueillante.

Texte B - Joachim du Bellay, Les Regrets, sonnet 36, 1558.

De 1553 à 1557, du Bellay, figure emblématique de la Renaissance et du groupe des poètes de la Pléiade, suit en Italie son oncle, le cardinal Jean du Bellay, ambassadeur de France, pour en être le secrétaire particulier. Ce séjour à Rome, foyer de la culture antique, capitale du pays où a commencé la Renaissance, conduit notamment à l'écriture des Regrets.

- 1 Depuis que j'ai laissé mon naturel séjour
Pour venir où le Tibre¹ aux flots tortus ondoie,
Le ciel a vu trois fois par son oblique voie
Recommencer son cours la grand lampe du jour.
- 5 Mais j'ai si grand désir de me voir de retour
Que ces trois ans me sont plus qu'un siège de Troie,
Tant me tarde, Morel², que Paris je revoie,
Et tant le ciel pour moi fait lentement son tour³.
- 9 Il fait son tour si lent, et me semble si morne,
Si morne et si pesant, que le froid Capricorne⁴
Ne m'accourcit les jours, ni le Cancre⁵ les nuits.
- 12 Voilà, mon cher Morel, combien le temps me dure
Loin de France et de toi, et comment la nature
- 14 Fait toute chose longue avecques mes ennuis.

¹ Fleuve qui traverse Rome.

² Jean de Morel d'Embrun, destinataire de ce sonnet (et d'autres poèmes des Regrets), est attaché à la maison du roi Henri II. C'est un humaniste et un ami de du Bellay.

³ La théorie de l'Héliocentrisme n'est pas encore bien acquise.

⁴ Le Capricorne correspond au mois de décembre.

⁵ Le Cancre, c'est-à-dire le Cancer, renvoie au mois de juin.

Texte C - Charles Baudelaire, « Le cygne »,
in « Tableaux parisiens », Les Fleurs du Mal, 1861.

Charles Baudelaire est contemporain des grands travaux haussmanniens qui transforment Paris sous Napoléon III. Dans « Le cygne », il évoque en particulier le quartier du nouveau Carrousel, près du Louvre. Mais le point de départ de ce poème est la figure d'Andromaque, personnage de la mythologie grecque que se sont approprié Euripide, Virgile et Racine. Veuve du guerrier troyen Hector, elle est donnée au Grec Pyrrhus, puis abandonnée à Hélénus, et se trouve ainsi exilée loin du fleuve Simoïs de son enfance.

I	II
1 Andromaque, je pense à vous ! Ce petit fleuve, Pauvre et triste miroir où jadis resplendit L'immense majesté de vos douleurs de veuve, Ce Simoïs menteur qui par vos pleurs grandit,	Paris change ! Mais rien dans ma mélancolie 30 N'a bougé ! Palais neufs, échafaudages, blocs, Vieux faubourgs, tout pour moi devient allégorie, Et mes chers souvenirs sont plus lourds que des rocs.
5 A fécondé soudain ma mémoire fertile, Comme je traversais le nouveau Carrousel. Le vieux Paris n'est plus (la forme d'une ville Change plus vite, hélas ! Que le cœur d'un mortel) ;	Aussi, devant ce Louvre une image m'opprime : Je pense à mon grand cygne, avec ses gestes fous, 35 Comme les exilés, ridicule et sublime, Et rongé d'un désir sans trêve ! Et puis à vous,
Je ne vois qu'en esprit tout ce camp de baraques, 10 Ces tas de chapiteaux ébauchés et de fûts, Les herbes, les gros blocs verdis par l'eau des flaques, Et, brillant aux carreaux, le bric-à-brac confus.	Andromaque, des bras d'un grand époux tombée, Vil bétail, sous la main du superbe Pyrrhus, Auprès d'un tombeau vide en extase courbée ; 40 Veuve d'Hector, hélas ! Et femme d'Hélénus !
Là s'étalait jadis une ménagerie ; Là je vis, un matin, à l'heure où sous les cieux 15 Froids et clairs le Travail s'éveille, où la voirie Pousse un sombre ouragan dans l'air silencieux,	Je pense à la négresse, amaigrie et phtisique, Piétinant dans la boue, et cherchant, l'œil hagard, Les cocotiers absents de la superbe Afrique Derrière la muraille immense du brouillard ;
Un cygne qui s'était évadé de sa cage, Et, de ses pieds palmés frottant le pavé sec, Sur le sol raboteux traînait son blanc plumage. 20 Près d'un ruisseau sans eau la bête ouvrant le bec	45 À quiconque a perdu ce qui ne se retrouve Jamais, jamais ! À ceux qui s'abreuvent de pleurs Et têtent la Douleur comme une bonne louve ! Aux maigres orphelins séchant comme des fleurs !
Baignait nerveusement ses ailes dans la poudre, Et disait, le cœur plein de son beau lac natal : « Eau, quand donc pleuvas-tu ? Quand tonneras-tu, [foudre ? » Je vois ce malheureux, mythe étrange et fatal,	Ainsi dans la forêt où mon esprit s'exile 50 Un vieux Souvenir sonne à plein souffle du cor ! Je pense aux matelots oubliés dans une île, 52 Aux captifs, aux vaincus !... À bien d'autres encor !
25 Vers le ciel quelquefois, comme l'homme d'Ovide, Vers le ciel ironique et cruellement bleu, Sur son cou convulsif tendant sa tête avide, Comme s'il adressait des reproches à Dieu !	

Charles Baudelaire,
« Tableaux parisiens », Les Fleurs du Mal, 1861.

 <p>Les Fracs Bourgeois - La Salle Frères des Écoles Chrétiennees</p>	<h1>Examen blanc de français n°2</h1>
Date : Mercredi 2 mai 2018	Durée de l'épreuve : 4h
Nom du professeur : M. DANSET	Classe : 1L1
Matériel autorisé : Aucun	
<p>Consignes particulières : Sur la première copie, laissez la première page vierge, hormis les informations d'usage. Soignez la présentation comme si vous étiez au Bac. Conservez le sujet avec vous. Bon courage pour ce dernier devoir sur table de l'année... avant le Bac !</p>	

Objets d'étude

Vers un espace culturel européen : Renaissance et Humanisme.

La question de l'Homme dans les genres de l'argumentation du XVIe siècle à nos jours.

Corpus

Texte A - Jean de Léry, *Histoire d'un voyage fait en la terre du Brésil*, 1578.

Texte B - Michel Eyquem de Montaigne, *Essais*, « Des Coches »¹, Livre III, chapitre 6, 1588.

Texte C - Denis Diderot, *Supplément au voyage de Bougainville*, 1773 (1796).

Texte D - Claude Lévi-Strauss, *Tristes Tropiques*, 1955.

Question de synthèse sur le corpus (4 points)

Quel regard les auteurs de ces textes portent-ils sur les peuples du Nouveau Monde ?

Travail d'écriture au choix (16 points)

Commentaire au choix

Vous commenterez, au choix, le texte de Montaigne (B) ou celui de Diderot (C).

Dissertation au choix

Dans le premier livre des *Essais*, Michel de Montaigne explique que, pour se former, il faut « frotter et limer notre cervelle contre celle d'autrui ». En quoi peut-on dire que l'Humanisme, à la Renaissance, se caractérise par une ouverture à l'autre et une interrogation sur l'autre ?

Vous répondrez à cette question en vous appuyant sur les textes du corpus - y compris celui de Lévi-Strauss, lointain héritier de l'Humanisme, ainsi que sur vos connaissances et lectures personnelles.

¹ « Des coches » signifie « Des voitures » : mais la réflexion sur les voitures n'est que le point de départ de la réflexion de Montaigne.

Texte A - Jean de Léry, Histoire d'un voyage fait en la terre du Brésil,
chapitre XIII, 1578

Artisan d'origine modeste et de religion protestante, Jean de Léry participa à une expédition française au Brésil, à l'époque de l'éphémère colonie de la France Antarctique (1555-1560). À cette occasion, il partage pendant quelque temps la vie des Indiens Tupinambas. Vingt ans après son retour en France, il fait paraître un récit de son voyage qui inspirera Montaigne et son essai sur les « Cannibales ».

Au reste, parce que nos Tupinambas sont fort ébahis de voir les Français et autres des pays lointains prendre tant de peine d'aller quérir¹ leur Arabotan, c'est-à-dire bois de Brésil, il y eut une fois un vieillard d'entre eux qui sur cela me fit telle demande :

5 « Que veut dire que vous autres *Mairs* et *Peros*, c'est-à-dire Français et Portugais, veniez de si loin pour quérir du bois pour vous chauffer, n'y en a-t-il point en votre pays ? »

A quoi lui ayant répondu que oui et en grande quantité, mais non pas de telles sortes que les leurs, ni même² du bois de Brésil, lequel nous ne brûlions pas comme il pensait, ains³ (comme eux-mêmes en usaient pour rougir leurs cordons de coton,

10 plumages et autres choses) que les nôtres l'emmenaient pour faire de la teinture, il me répliqua soudain :

« Voire⁴, mais vous en faut-il tant ?

- Oui, lui dis-je, car (en lui faisant trouver bon⁵) y ayant tel marchand en notre pays qui a plus de frises⁶ et de draps rouges, voire même (m'accommodant⁷ toujours à lui

15 parler de choses qui lui étaient connues) de couteaux, ciseaux, miroirs et autres marchandises que vous n'en avez jamais vu par deçà⁸, un tel seul achètera tout le bois de Brésil dont plusieurs navires s'en retournent chargés de ton pays.

- Ha, ha, dit mon sauvage, tu me contes merveilles. »

Puis ayant bien retenu ce que je lui venais de dire, m'interrogeant plus outre, dit :

20 « Mais cet homme tant riche dont tu me parles, ne meurt-il point ? »

- Si fait, si fait, lui dis-je, aussi bien que les autres. »

Sur quoi, comme ils sont aussi grands discoureurs, et poursuivent fort bien un propos jusqu'au bout, il me demanda derechef :

- « Et quand donc il est mort, à qui est tout le bien qu'il laisse ? »

1 Quérir : aller chercher.

2 Ni même : ni surtout.

3 Ains : mais.

4 Voire : soit.

5 En lui faisant trouver bon : pour le persuader.

6 Frises : étoffes de laine.

7 M'accommodant : essayant.

8 Par deçà : chez les Tupinambas, au Brésil.

« - A ses enfants, s'il en a, et à défaut d'iceux⁹ à ses frères, sœurs et plus prochains parents. »

- 30 « - Vraiment, dit alors mon vieillard (lequel comme vous jugerez n'était nullement lourdaud), à cette heure connais-je¹⁰ que vous autres *Mairs*, c'est-à-dire Français, êtes de grand fols : car vous faut-il tant travailler à passer la mer, sur laquelle (comme vous nous dites étant arrivés par-deçà) vous endurez tant de maux, pour amasser des richesses ou à vos enfants ou à ceux qui survivent après vous ? La terre qui les a
- 35 parents et des enfants, lesquels, comme tu vois, nous aimons et chérissons ; mais parce que nous nous assurons qu'après notre mort la terre qui a nous a nourris les nourrira, sans nous en soucier plus avant, nous nous reposons sur cela. »
Voilà sommairement et au vrai le discours que j'ai ouï de la propre bouche d'un pauvre sauvage américain.

9 A défaut d'iceux : s'il n'a pas d'enfants.

10 Connais-je : je me rends compte.

Texte B - Michel Eyquem de Montaigne, Essais, « Des Coches », Livre III, chapitre 6, 1588

Dans le chapitre intitulé « Des Coches », Montaigne évoque la conquête du Mexique par les Espagnols.

1 Notre monde vient d'en trouver un autre (et qui nous répond si c'est le dernier de ses frères, puisque les Démons, les Sibylles¹, et nous, avons ignoré celui-ci jusqu'à cette heure ?) non moins grand, plein, et membru² que lui : toutefois si nouveau et si enfant, qu'on lui apprend encore son a, b, c ; il n'y a pas cinquante ans qu'il ne savait ni lettres, ni poids, ni mesure, ni vêtements, ni blés, ni vignes. Il était encore tout nu, au giron³, et ne vivait que des moyens de sa mère nourrice⁴. [...]

5 Bien crains-je que nous aurons bien fort hâté sa déclinaison et sa ruine par notre contagion, et que nous lui aurons bien cher vendu nos opinions et nos arts. C'était un monde enfant ; si⁵ ne l'avons-nous pas fouetté et soumis à notre discipline par l'avantage de notre valeur et forces naturelles, ni ne l'avons pratiqué par notre justice et bonté, ni subjugué par notre magnanimité⁶. La plupart de leurs réponses, et des négociations faites avec eux, témoignent qu'ils ne nous devaient rien en clarté d'esprit naturelle et en pertinence. L'épouvantable magnificence des villes de Cusco et de Mexico, et, entre plusieurs choses pareilles, le jardin de ce Roi, où tous les arbres, les fruits, et toutes les herbes, selon l'ordre et grandeur qu'ils ont en un jardin, étaient excellentement formées⁷ en or ; comme, en son cabinet⁸, tous les animaux qui naissaient en son état⁹ et en ses mers ; et la beauté de leurs ouvrages, en pierrerie, en plume, en
10 en coton, en la peinture, montrent qu'ils ne nous cédaient non plus en l'industrie. Mais quant à la dévotion, observance dès lois, bonté, libéralité¹⁰, loyauté, franchise, il nous a bien servi de n'en avoir pas tant qu'eux ; ils se sont perdus par cet avantage, et vendus, et trahis eux-mêmes.

Quant à la hardiesse et courage, quant à la fermeté, constance, résolution contre les douleurs et la faim, et la mort, je ne craindrais pas d'opposer les exemples que je trouverais parmi eux aux plus fameux
20 exemples anciens que nous ayons aux mémoires de notre monde par-deçà¹¹. Car, pour ceux qui les ont subjugués, qu'ils ôtent les ruses et batelages¹² de quoi ils se sont servis à les piper¹³, et le juste étonnement qu'apportait à ces nations-là de voir arriver si inopinément des gens barbus, divers en langage, religion, en forme et en contenance¹⁴, d'un endroit du monde si éloigné et où ils n'avaient jamais su qu'il y eût habitation quelconque, montés sur des grands monstres inconnus, contre ceux qui n'avaient
25 non seulement jamais vu de cheval, mais bête quelconque duite¹⁵ à porter et soutenir homme ni autre charge ; garnis d'une peau luisante et dure, et d'une arme tranchante et resplendissante, contre ceux qui, pour le miracle de la lueur d'un miroir ou d'un couteau, allaient échangeant une grande richesse en or et en perles, et qui n'avaient ni science ni matière par où tout à loisir ils sussent percer notre acier ; ajoutez-y les foudres et tonnerres de nos pièces et arquebuses, capables de troubler César même, qui
30 l'en eût surpris¹⁶ autant inexpérimenté, et à cette heure, contre des peuples nus, si ce n'est où l'invention était arrivée de quelque tissu de coton, sans autres armes pour le plus que d'arcs, pierres, bâtons et boucliers de bois ; des peuples surpris, sous couleur d'amitié et de bonne foi, par la curiosité de voir des choses étrangères et inconnues: ôtez, dis-je, aux conquérants cette disparité, vous leur ôtez toute l'occasion de tant de victoires.

1. Prêtresses d'Apollon qui prédisaient l'avenir.

2. Peuplé.

3. Auprès de sa mère.

4. La terre.

5. Pourtant

6. Volonté de pardonner.

7. Sculptées. Il s'agit des jardins du roi inca Huayana Capac qui régna au Pérou à la fin du xve siècle.

8. Cabinet de curiosités.

9. État.

10. Générosité.

11. De ce côté-ci de l'océan : Montaigne pense aux grands hommes de l'Antiquité.

12. Ruses dignes de bateleurs.

13. Tromper.

14. Façon de se comporter.

15. Dressée. Allusion à l'étonnement des Indiens devant les chevaux, souligné par tous les témoignages.

16. Qui l'aurait surpris. Allusion à l'ignorance des Indiens de la métallurgie et de l'artillerie.

Texte C - Denis Diderot, Supplément au voyage de Bougainville¹, 1773, publication posthume en 1796

Premier navigateur français à avoir fait le tour du monde, homme de cour et intellectuel animé tant par le goût de l'aventure que par l'esprit scientifique, Louis Antoine de Bougainville publie en 1771 Voyage autour du monde. Il raconte un accueil des plus chaleureux, sauf pour ce qui concerne un « homme vénérable », dont l'air « rêveur et soucieux semblait annoncer qu'il craignait que ces jours heureux, écoulés pour lui dans le sein du repos, ne fussent troublés par l'arrivée d'une nouvelle race ».

Deux ans plus tard, le maître d'œuvre de L' Encyclopédie Denis Diderot écrit un Supplément au voyage de Bougainville, que le navigateur aurait prétendument choisi de ne pas publier. Le philosophe développe alors le passage du « vieillard vénérable » et lui donne la parole, au moment du départ des Français.

- 1 [...] ce vieillard s'avança d'un air sévère, et dit :
- « Pleurez, malheureux Tahitiens ! pleurez ; mais que ce soit de l'arrivée, et non du départ de ces hommes ambitieux et méchants : un jour, vous les connaîtrez mieux. Un jour, ils reviendront, le morceau de bois que vous voyez attaché à la ceinture de celui-ci, dans une main, et le fer qui pend au côté de celui-là, dans l'autre, vous enchaîner, vous égorger, ou vous assujettir à leurs extravagances et à leurs vices ; un jour vous servirez sous eux aussi corrompus, aussi vils, aussi malheureux qu'eux [...]. »
- 5 Puis s'adressant à Bougainville, il ajouta : « Et toi, chef des brigands qui t'obéissent, écarte promptement ton vaisseau de notre rive : nous sommes innocents, nous sommes heureux ; et tu ne peux que nuire à notre bonheur. Nous suivons le pur instinct de la nature ; et tu as tenté d'effacer de nos âmes son caractère. Ici tout est à tous ; et tu nous as prêché je ne sais quelle distinction du *tien* et du *mien*. Nos filles et nos femmes nous sont communes ; tu as partagé ce privilège avec nous ; et tu es venu allumer en elles des fureurs inconnues. Elles sont devenues folles dans tes bras ; tu es devenu féroce entre les leurs. Elles ont commencé à se haïr ; vous vous êtes égorvés pour elles ; et elles nous sont revenues teintes de votre sang. Nous sommes libres ; et voilà que tu as enfoui dans notre terre le titre de notre futur esclavage. Tu n'es ni un dieu, ni un démon : qui es-tu donc, pour faire des esclaves ? Orou ! toi qui entends la langue de ces hommes-Là, dis-nous à tous, comme tu me l'as dit à moi, ce qu'ils ont écrit sur cette lame de métal : *Ce pays est à nous*. Ce pays est à toi ! et pourquoi ? parce que tu y as mis le pied ? Si un Taïtien débarquait un jour sur vos côtes, et qu'il gravât sur une de vos pierres ou sur l'écorce d'un de vos arbres : *Ce pays appartient aux habitants de Taïti*, qu'en penserais-tu ? Tu es le plus fort ! Et qu'est-ce que cela fait ? Lorsqu'on t'a enlevé une des méprisables bagatelles dont ton bâtiment est rempli, tu t'es récréé, tu t'es vengé ; et dans le même instant tu as projeté au fond de ton cœur le vol de toute une contrée ! Tu n'es pas esclave : tu souffrirais la mort plutôt que de l'être, et tu veux nous asservir ! Tu crois donc que le Taïtien ne sait pas défendre sa liberté et mourir ? Celui dont tu veux t'emparer comme de la brute, le Taïtien est ton frère. Vous êtes deux enfants de la nature ; quel droit as-tu sur lui qu'il n'ait pas sur toi ? Tu es venu ; nous sommes-nous jetés sur ta personne ? avons-nous pillé ton vaisseau ? t'avons-nous saisi et exposé aux flèches de nos ennemis ? t'avons-nous associé dans nos champs au travail de nos animaux ? Nous avons respecté notre image en toi. Laisse-nous nos mœurs, elles sont plus sages et plus honnêtes que les tiennes. Nous ne voulons point troquer ce que tu appelles notre ignorance contre tes inutiles lumières. Tout ce qui nous est nécessaire et bon, nous le possédons. Sommes-nous dignes de mépris parce que nous n'avons pas su nous faire des besoins superflus ? Lorsque nous avons faim, nous avons de quoi manger ; lorsque nous avons froid, nous avons de quoi nous vêtir. Tu es entré dans nos cabanes, qu'y manque-t-il, à ton avis ? Poursuis jusqu'où tu voudras ce que tu appelles commodités de la vie ; mais permets à des êtres sensés de s'arrêter, lorsqu'ils n'auraient à obtenir, de la continuité de leurs pénibles efforts, que des biens imaginaires.
- 10
15
20
25
30

¹ Le titre complet de cet apologue en forme de dialogue philosophique est Supplément au voyage de Bougainville ou Dialogue entre A et B sur l'inconvénient d'attacher des idées morales à certaines actions physiques qui n'en comportent pas.

Texte D - Claude Lévi-Strauss, Tristes tropiques, 1955

L'ethnologue et anthropologue Claude Lévi-Strauss est une figure majeure des sciences humaines et sociales au XXe siècle. Lors d'une expédition au Brésil, en 1938, il a partagé la vie quotidienne d'un peuple indien, les Nambikwara. Il en rend compte dans Tristes Tropiques, œuvre à la croisée du récit de voyage et de la réflexion philosophique.

Pour moi, qui les ai connus à une époque où les maladies introduites par l'homme blanc les avaient déjà décimés, mais où – depuis des tentatives toujours humaines de Rondon¹ – nul n'avait entrepris de les soumettre, je voudrais oublier cette description navrante² et ne rien conserver dans la mémoire, que ce tableau
5 repris de mes carnets de notes où je le griffonnai une nuit à la lueur de ma lampe de poche :

« Dans la savane obscure, les feux de campement brillent. Autour du foyer, seule protection contre le froid qui descend, derrière le frêle paravent de palmes et de branchages hâtivement planté dans le sol du côté d'où on redoute le vent ou la
10 pluie ; auprès des hottes emplies des pauvres objets qui constituent toute une richesse terrestre ; couchés à même la terre qui s'étend alentour, hantée par d'autres bandes également hostiles et craintives, les époux, étroitement enlacés, se perçoivent comme étant l'un pour l'autre le soutien, le réconfort, l'unique secours contre les difficultés quotidiennes et la mélancolie rêveuse qui, de temps à autre,
15 envahit l'âme nambikwara. Le visiteur qui, pour la première fois, campe dans la brousse avec les Indiens, se sent pris d'angoisse et de pitié devant le spectacle de cette humanité si totalement démunie ; écrasée, semble-t-il, contre le sol d'une terre hostile par quelque implacable cataclysme ; nue, grelottante auprès des feux vacillants. Il circule à tâtons parmi les broussailles, évitant de heurter une main, un
20 bras, un torse, dont on devine les chauds reflets à la lueur des feux. Mais cette misère est animée de chuchotements et de rires. Les couples s'étreignent comme dans la nostalgie d'une unité perdue ; les caresses ne s'interrompent pas au passage de l'étranger. On devine chez tous une immense gentillesse, une profonde insouciance, une naïve et charmante satisfaction animale, et, rassemblant ces
25 sentiments divers, quelque chose comme l'expression la plus émouvante et la plus véridique de la tendresse humaine. »

1 Rondon (1865-1958), explorateur brésilien qui tenta d'adapter les Indiens à la vie moderne tout en cherchant à préserver leurs mœurs et coutumes.

2 Lévi-Strauss vient de lire un compte-rendu ethnologique indiquant que la situation de la tribu dont il avait partagé la vie quinze ans auparavant s'est extrêmement dégradée.